

**Témoignage de Françoise MORINEAU, née MAILLARD le 26 mai 1925 à Braux (08), réfugiée à Saint Hilaire de Riez à partir de mai 1940 et d'Yves MORINEAU, son mari, né le 3 août 1925 à Saint Jean de Monts (85)**

---

Propos recueillis le jeudi 25 mars 2010 par Antoine JAULAIN, journaliste au Journal du pays yonnais et par Jacky PICART, Président de l'amicale des Ardennais de Vendée.

Mon père, originaire de Meillier Fontaine (08) tenait une boulangerie à Fumay (08) dans les années 20; Fumay, la ville où je suis née comme ma sœur Marie-Thérèse épouse LHERMITE résidant aujourd'hui à Pouzauges (79). C'est mon grand-père paternel qui l'avait achetée à des Alsaciens. A cette époque, c'était la bonne qui nous portait car, dans ma famille, il n'était pas d'usage que les parents portent leurs enfants. La vie était belle mais ça n'a duré qu'un temps. Maman, née en 1894, a toujours eu peur après la guerre 14/18 que ça recommence et je l'ai toujours entendue parler de guerre en ces termes : « On remettra ça ! », « On aura la guerre ma fille ! ».

L'année 1935 voit la montée d'Hitler au pouvoir. En 1938, mon père vend la boulangerie de Fumay un bon prix et retourne à Meillier Fontaine dans sa maison natale. Mes parents vendent également une maison à Meillier et restent dans ce village toute l'année 1938.

Un jour, un Monsieur se présente pour leur proposer la gérance d'une boulangerie/coopérative à Deville (08). Mes parents acceptent mais, dès la fin de l'année 1939, c'est l'état major de l'armée française qui occupe cette maison de maître. Je vois encore le capitaine, c'était un curé. Il logeait chez nous avec son ordonnance.

On nous a réveillés dans la nuit du 11 au 12 mai 1940. L'armée française était en déroute.

« Monsieur MAILLARD, il faut partir, nous avons des ordres » : dit le capitaine. « Je ne partirai pas » : répond mon père qui avait fait la guerre 14/18. Mais il dut s'incliner. C'est donc forcés que nous quittons Deville le 12 mai 1940 à 12H45 dans l'obligation d'abandonner notre chien « Fidèle » qui hurlait à la mort. Nous avons appris par la suite qu'il avait été tué par les Allemands.

Nous sommes arrêtés au pont de Monthermé (08) vers 13H30 car les résistants le faisaient sauter et sommes obligés de faire le tour pour rejoindre Charleville par la D 989. En panne

d'essence à Charleville, nous sommes ravitaillés par des tirailleurs sénégalais. A Poix-Terron, six avions ennemis nous contraignent à nous abriter dans les bosquets. Rethel est en feu. Nous arrivons à Reims vers 19H00 et sommes hébergés 2 à 3 jours par la fille JACQUEMARD de Deville qui s'était retirée auparavant à Cormontreuil (51). Direction Lourdes ensuite via Troyes, Arcy sur Aube (hébergement chez des boulangers), puis Saumur (hébergement à l'hôtel) et Fontenay le Comte où, je l'apprendrai plus tard, habitait un camarade de guerre de Monsieur MORINEAU père. Au réveil, nous prenons la direction de Saint Hilaire de Riez car ma sœur voulait connaître l'Atlantique. Nous y parvenons vers 21H00; nous devions être le 19 mai 1940.

Le maire de Saint-Hilaire, qui avait succédé au Grand-père MORINEAU, nous accueille dans un café/restaurant/dancing. Par la suite, un Monsieur BARRANGER, surnommé : « Baraque » nous conduit à la soupe populaire. Nous trouvons refuge dans une villa de la plage des Demoiselles, avec pour mission de garder la maison et y séjournons de fin mai 1940 à mars 1941. Un petit détail qui avait son importance pour les Ardennais : Il y avait une cuisinière dans la villa, ce qui était très rare en Vendée à l'époque.

Les Allemands sont entrés dans Saint-Hilaire le 22 ou le 23 juin 1940. Il furent jusque 5000 dans le pays. A leur arrivée, les propriétaires des villas encore inoccupées recherchaient à la hâte des réfugiés pour les loger car ils les préféraient aux Allemands. Avec du recul, je peux dire aujourd'hui que l'occupation allemande ne s'est pas trop mal passée dans cette ville.

Ma sœur assistait aux cours complémentaires organisés à Saint Jean de Monts. Nous allions au ravitaillement à travers les dunes et avons pris l'habitude de nous arrêter dans une petite ferme habitée par une dame qui avait quatorze enfants. Un jour de 1943, cette brave dame, qui était enceinte, a accouché seule parmi tous ses enfants. C'était une petite fille. J'ai alors emmitouflé la petite dans une couverture et l'ai portée à pied chez le Docteur. En ce temps là, les rares docteurs ne se déplaçaient pas car il n'y avait plus de moyen de locomotion. Il fallait la baptiser tout de suite. « S'il avait tombé des pierres, cela aurait été pareil ! Il fallait absolument la baptiser tout de suite ». C'est la raison pour laquelle je devins la marraine de

(mettre le prénom et le nom SVP). Après la guerre, tous les enfants ont trouvé un bon emploi.

- Le destin fait parfois bien les choses car au cours de notre entretien, (mettre son prénom SVP) rendit visite à sa marraine, preuve qu'une extrême amitié entre Ardennais et Vendéens est toujours d'actualité, plus de 70 ans après l'exode. -

La baignade n'était pas tolérée partout mais le dimanche, j'avais l'habitude de me retrouver avec Suzette ETIENNE de Deville sur une petite portion de plage autorisée. C'est là que nous fîmes connaissance avec deux « gamins » qui nous demandèrent de garder leur montre pendant qu'ils se baignaient. Notre surprise fut grande car ces montres avaient de la valeur et nous n'étions pas habituées à un tel luxe, malgré une certaine aisance lorsque nous étions dans les Ardennes. Nous retrouvions ces garçons tous les dimanches au même endroit. Cependant, c'était la guerre et il fallait impérativement rentrer avant 22H00, l'heure du couvre-feu.

L'un de ces garçons nous fit savoir que ses parents tenaient une entreprise de transports avec des chevaux à Saint-Hilaire et à Challans et qu'ils étaient également spécialisés dans le transport par car. J'avais en outre demandé à ma sœur Marie-Thérèse de se renseigner à l'école sur l'identité de ces gamins. Oh tu sais, me dit-elle : « C'est le fils MORINEAU, une famille de notables ». Le Grand-père MORINEAU avait une entreprise à Saint Jean de Monts. Spécialisé dans la construction de maisons, il avait acheté des hectares de dunes en front de mer pour occuper ses ouvriers en période de moindre activité. Il assurait en outre la liaison entre Saint Jean et Challans par diligence, notamment pour promener les estivants. C'est ainsi que je fis connaissance de mon futur mari, Yves MORINEAU, en 1942. Il n'avait pas 17 ans et j'en avais 19. On n'allait jamais au bal. Nous profitions de la cabine de plage sans hublot...de ses parents, située entre la cale 8 et la cale 9. Et Madame MORINEAU d'ajouter :

« Mais vous savez, Monsieur PICART : Nous avons été sages... ». Malheureusement, le Maire de l'époque la fit démonter. Quinze jours après avoir fait la connaissance de (noter prénom SVP), la sœur de Monsieur MORINEAU, je rencontrai ma future belle-mère. Je dus montrer patte blanche lors de ma présentation à Belle Maman car chez les MORINEAU :

« On ne badinait pas avec l'Amour ! ». Les parents s'inquiétaient beaucoup du devenir de leurs

enfants en ce temps là. Mes futurs beaux-parents étaient extraordinaires et m'ont beaucoup aidé moralement. J'étais une réfugiée et je leur dois beaucoup car ils m'ont acceptée malgré une différence de niveau de vie très importante. Mon futur mari était destiné à épouser une fille fortunée, à faire avant tout un mariage d'argent. Je le présentai également à mes parents qui semblaient avoir également pour moi d'autres horizons. Pour moi cependant : « C'était certain, c'était lui et personne d'autre ».

Et Monsieur MORINEAU d'ajouter : « un mariage d'argent était totalement exclu pour moi ». Je me suis dit : une fille comme celle-là, elle n'en a pas pour longtemps à en trouver un autre ! ». Fort heureusement, mes parents avaient entière confiance en moi et elle fut la bienvenue à la maison.

Il devait également ajouter : « Il y avait une douzaine d'Allemands qui occupaient l'atelier de mon père pour faire des réparations. Ils étaient dans l'artillerie, un régiment à cheval. Une partie de ce régiment était basée à Saint Gervais (85) et les Allemands s'y rendaient à vélo. Agés de 25 à 30 ans sauf l'un d'entre eux, Gustave, qui avait fait la guerre 14, ils étaient, pour la plupart, originaires de Dresden. Mariés, ils auraient préféré être chez eux et étaient assez sympathiques. Par la suite, d'autres Allemands ont réquisitionné une autre partie de nos ateliers. C'étaient des Prussiens. Un jour, Gustave, en traversant la cour avec mon père lui dit : « Prussiens...nicht gut ! ».

En 1945, nous n'avions pratiquement plus d'argent. Je téléphonai à ma tante (prénom SVP) RAGUET, l'aînée des filles MAILLARD, pour savoir si son père, mon grand-père, avait touché des dommages de guerre. Huit jours plus tard, mes parents reçurent un appel téléphonique de ma tante. Son mari, Raymond RAGUET, souhaitait racheter la part d'héritage (cités ouvrières notamment) qui revenait à mon père Gaston. Il avait besoin de maisons pour loger les ouvriers travaillant à l'usine d'estampage, créée par mon grand-père, forgeron de son premier métier. Mon père me donna procuration et je mis 8 jours pour rentrer dans les Ardennes. J'avais pris le dernier train de réfugiés en partance des Sables d'Olonne en mai 1945

mais me suis retrouvée bloquée temporairement à Saint Pierre des Corps à côté de Tours.

Lorsque je revis une ancienne voisine de Deville, une brave femme qui s'appelait (noter son nom et son prénom SVP), elle me dit : « Descends avec moi à la cave, j'ai une surprise ! ».

Elle avait camouflé mon piano. C'étaient les boches qui l'utilisaient mais un beau jour, lors d'un changement de compagnie, elle en avait profité pour cacher mon piano. Je me suis alors dit : « Ce piano, il ira en Vendée ». - Il est devant vous aujourd'hui -

En 1945, une bombe était tombée juste sur le caveau de mon grand-père au cimetière de Meillier Fontaine. J'ai fait les démarches nécessaires pour faire procéder aux travaux de remise en état mais les autorités ont juste mis un carrelage, un petit tour en ciment et une croix en bois. Ca m'a coûté les yeux de la tête pour obtenir une pierre tombale.

A la fin de la guerre, j'ai retrouvé une amie plus âgée que moi (donner son nom, son prénom et son village d'origine SVP) qui s'occupe encore aujourd'hui de la tombe de mes parents.

Réfugiée à Bois de Cené (85) en mai 1940 dans une ferme appartenant aux parents de Louis DUCEPT, Maire de Challans (85) de 1995 à 2008, elle ne s'est jamais mariée.

Ce qui m'a le plus frappé en Vendée, c'est l'attrait des Vendéens pour l'argent, peut-être justement parce que la plupart d'entre eux n'en avait pas beaucoup. Oui ! je peux dire aujourd'hui encore que les Vendéens sont assez radins.

Monsieur MORINEAU et moi-même nous sommes mariés le 28 octobre 1948. Le mariage civil a eu lieu à Fromentine (85) et le mariage religieux à Saint Jean de Monts. Il faut dire que la part de biens qui revenait à mon père avait permis à ma famille d'acheter l'hôtel de la Plage à Fromentine. J'y étais surtout pendant l'été. Notre chef cuisinier était le chef cuistot du Maréchal Pétain, réfugié à l'Ile d'Yeu. Nous avons tenu l'hôtel durant 15 ans puis vendu. Mon père est mort deux ans après et ma mère a eu une belle retraite en compagnie de ma sœur Marie-Thérèse.

Si je n'avais pas connu Monsieur MORINEAU, je serais sûrement repartie dans les Ardennes. « Il aurait bin fallu, va ! Que faire ici ? » « On se serait débrouillé autrement ». Mais le destin

en a décidé autrement et nous ne sommes jamais repartis au pays.